

## LA RENCONTRE DES ABSENTS

*La Rencontre des absents* est le troisième roman de Boris Schreiber, né à Berlin de parents russes, et qui vit en France depuis l'âge de cinq ans. Si je rappelle ces petits faits lointains, c'est qu'ils ne me semblent pas tout à fait étrangers au singulier univers romanesque du livre d'aujourd'hui : un monde à part, qui se souvient du quotidien le plus familier mais sans jamais le rejoindre, et, note Henri Thomas qui a écrit la préface du livre, « l'autre monde, ce sera toujours le monde des autres, qui ne lâche jamais et me laisse seul, le seul, en proie au fait d'être vivant », évoquant aussi le décor, « un espace tout en ciel, mer et littoral, peu construit. Une voie de chemin de fer raye ce monde, comme son unique ligne de fuite ». Henri Thomas insiste sur le « dépouillé jusqu'à l'os », de même qu'il écrit encore, à propos de Boris Schreiber, que « ceux qui s'expriment, c'est-à-dire se déchirent, sont très rares ».

C'est là que nous retrouvons l'enfance, pourtant selon toute vraisemblance oubliée. Il y a, dans le dépouillement de ce décor, dans l'expression de cette solitude, d'une certaine solitude, quelque chose d'indéfinissablement « nordique », loin de nous, loin de tout, et la mer de *La Rencontre des absents*, les arbres, les pins, le rose et le mauve de la montagne proche, l'infini du ciel, tout cela – malgré les roches rouges des bords de l'eau, malgré la dureté du soleil – appartient à un monde qui existe et qui n'existe pas, que nous connaissons peut-être, mais pour l'avoir aperçu dans les images linéaires d'un rêve.

Et puis, sur ce « fond » immobile, immobilisé, s'agitent quelques personnages à peu près immobiles eux aussi, immobilisés en eux-mêmes, Gros Loup, le patron du restaurant en cours d'aménagement, la vieille Irma, sa servante, et LE personnage, Jojo.

*La Rencontre des absents*, c'est l'affrontement de Jojo et des autres.

Car Jojo, qui a aujourd'hui quarante ans, un beau corps bien balancé, des cheveux blonds perpétuellement soulevés par la douceur du vent, ne ressemble pas aux autres. Quelque chose chez lui n'a pas grandi, mûri, vieilli ; sa mère l'a porté avec le « microbe » dit-il, et il est demeuré le « cinetoque ». Ce qui serait un peu trop simple. *Je ne vois rien entre les choses*, dit-il. *Je ne vois que les choses*. Comme un enfant perdu – et préservé. Ainsi, il s'est créé un univers à lui, voisin du nôtre et fort différent, un monde fondé sur le temps, non celui des années qui s'écoulent irrésistiblement mais un temps que l'on peut tenir dans sa main, conserver, économiser, utiliser plus tard pour ce qui est important.

Ce qui compte, pour Jojo, c'est l'amour. Il a connu cela, autrefois : il avait une mère, et Petit Max, son frère. *Nous étions tous en train de nous aimer*. Et puis, la mère était trop abusive, le Jojo vraiment trop innocent s'amusait avec la Mado de son frère, et le frère, Petit Max, est parti – en faisant beaucoup de bruit. Il n'est pas revenu. Alors, la mère est partie, elle aussi, plus ou moins à la recherche de Petit Max, traînant le grand Jojo derrière elle ; et elle a vécu, la mère ; puis, un jour elle en a eu assez, elle a ouvert le robinet du gaz. Jojo est resté seul, et il ne cesse, depuis, de penser à Petit Max, au jour où il, retrouvera son frère.

Il y a vingt ans que Petit Max est parti, mais Jojo ne s'en rend pas compte. Ce temps-là, abstrait, n'est pas le sien. Celui qu'il connaît, c'est un temps haché par le soleil dur, par les étoiles proches dans la nuit, par la marche le long des rails du chemin de fer, par tout le mal qu'il donne à être « attrapé », économisé.

Jojo, décidé à partir à la recherche de Petit Max, s'est fixé une date : le temps qui précédera la réouverture du restaurant de Gros Loup, en cours de travaux. Pour avoir ce temps, il faut le gagner. Comment en gagner, sinon en retardant sans cesse les travaux entrepris par Gros Loup ? Et, peu à peu, ce temps, absurde sans doute pour les esprits cartésiens, si palpable pour Jojo, devient pour nous aussi presque tangible. Cela commence insidieusement, puis soudain : *L'heure qu'il avait*

*gagnée avec sa bêche, au lieu de la perdre ici, il ferait mieux de se l'ajouter comme toutes les autres, pour en profiter après. Alors, il se l'ajouta. Et : Chaque goutte de liquide (Jojo a renversé exprès un pot de peinture) qui s'écoulait était du temps... Cela nous vaut aussi : Je ne veux pas être en retard pour les ralentir (les travaux), ou : Il faut accélérer ce ralentissement des travaux, ou encore : gagner des jours en les retardant... qui, peut-être, isolés, peuvent inciter à sourire. A la lecture, cela crée au contraire une sorte de féerie onirique, un univers de la logique impossible.*

J'avais déjà évoqué le rêve, en parlant de l'aspect fidèle et en même temps, transposé, dénudé, des décors ; à présent, le mot féerie s'y ajoute. Car c'est cela, me semble-t-il, *La rencontre des absents* : tout y est reconnu, tout pourrait être vrai, mais tout aussi, qui est placé près de nous, y est hors de portée.

Le « temps » de Jojo, c'est un marteau qu'on cache, un pot de peinture qu'on renverse, une baraque d'ouvriers que l'on détruit ; les souvenirs de Jojo, ce sont la parole, le mouvement d'où renaissent les morts et les disparus. Le présent n'existe pas, il est passé et avenir mêlés, il est Petit Max que l'on a aimé et que l'on cherche : l'avenir, *ça veut dire parler de son frère*, explique Jojo. Quant aux « autres », ils sont tous ceux qu'ils ne lui ressemblent pas, ceux qui l'aiment d'abord, les plus proches : Gros Loup qui le bat, mais *« il battait maman et il l'aimait, donc il m'aime aussi puisqu'il me bat »* ; c'est aussi le « Monsieur au chapeau », tout de blanc vêtu, et qui qui l'a salué, et qui l'a fait parler, et alors il se souvenait, il souffrait, mais cette souffrance-là devait le mener quelque part ; c'est Sabine, la fille du « Monsieur », dont les blonds cheveux, comme ceux de Petit Max autrefois, semble sans cesse soulevés par le vent léger...

Jojo ne veut pas reconnaître, dans ce « Monsieur au chapeau », si proche de lui, ce frère qu'il recherche : il ne l'attend pas là, mais loin, au bout des rails du chemin de fer, aux Tropiques. Peut-être refuse-t-il, sans même le savoir, de le reconnaître. *Ouvrez les yeux*, lui dit la blonde Sabine, *il y a le monde autour de vous, un monde différent*. Jojo ouvre les yeux, mais ses yeux ne voient pas. Et pourtant... Quelque chose alors tremble en lui, vacille, et Jojo crie, il frappe et il s'enfuit vers un autre Gros Loup, vers une autre vieille Irma. Autrefois, *il y avait son frère et lui, rien de plus. Dans le fond, très loin, les autres. Maintenant, c'était le contraire ; il y avait les autres et plus loin derrière, le frangin Petit Max...*

Le roman de Boris Schreiber n'est pas un livre qui passe et qu'on oubliera. Il possède, au-delà d'un art fait de discrétion, de clairvoyance et de mesure, le pouvoir de rendre possible l'impossible, de transformer en vérité ce qu'on ne pourrait croire, et de donner à l'invisible une densité. Il fait mal aussi, comme le, son d'une voix, une et à la fois multiple, diffuse, dangereuse, semblable à la vieille souffrance de Jojo lorsqu'il pense à sa mère : *La douleur était partout et ça faisait beaucoup plus mal...*

Lia LACOMBE